

La lutte des routiers

Les 12 jours de grève des routiers peuvent nous apporter quelque chose, de ces choses dont la télé ne parle pas : Comment comprendre notre sort de travailleur ? Et a-t-il un avenir meilleur ?

A longueur d'année, nous n'entendons que des raisonnements de riches et de patrons : "*pour réussir, il faut travailler dur*", nous répète-t-on. Mais la réalité est que ceux qui s'exténuent le plus sont le plus mal rétribués. On nous fait croire ainsi que si nous ne "*réussissons*" pas, si nous ne nous en sortons pas, c'est de notre faute.

Dans les ateliers, on nous répète qu'il faut travailler un maximum, accepter de faire plus d'heures, qu'on y est obligés à cause de la concurrence. Les routiers ont entendu la même chose, et cette maudite concurrence les a amenés à 70 heures par semaine, et un salaire moyen de 30 F net de l'heure.

Les routiers ne sont pas les seuls à avoir des salaires sous le SMIC, à subir des horaires de travail qui s'allongent. Le temps d'une grève, la télé s'apitoie sur ceux qui se battent, sans dire que c'est la réalité de tout le monde ouvrier. C'est une manière de faire croire qu'il s'agit d'une exception.

A tous, chacun dans notre coin, on nous fait le coup de la concurrence. En décembre 95, on disait aux cheminots qu'ils devaient accepter des sacrifices, à cause de la concurrence des routiers.

La concurrence ne nous fait que du tort. On le voit bien quand le patron ou ses chefs utilisent chaque écart dans la production pour nous opposer les uns aux autres, forcer tout le monde à monter les cadences, à accepter plus d'heures travaillées, ou des horaires plus durs.

Cette concurrence est-elle fatale ? Les routiers sont répartis dans 35 000 entreprises concurrentes, et sont mis en concurrence dans chaque entreprise aussi. La grève a stoppé toute concurrence, et c'est ce qui leur a apporté mieux que la retraite à 55 ans : la dignité et le respect. Et aussi la force face au patron.

La concurrence est un fouet des patrons pour nous rendre esclaves. Tant que nous l'acceptons, ils nous méprisent. Ils méprisent même ceux qui croient s'en sortir en l'acceptant.

Il est bien difficile de s'opposer à la concurrence. Il faudrait s'entendre secrètement entre ouvriers pour freiner les cadences, stopper la pression, se mettre d'accord sur quelques points minimum, apprendre à réagir ensemble. Un petit groupe de départ faisant les choses sérieusement peut y parvenir. C'est difficile, mais c'est comme cela qu'il y a 150 ans ont fait les ouvriers des premières usines, contre une exploitation alors sans limite. Il n'y a pas le choix. Sinon, notre sort va y ressembler.

Dans les entreprises où existe le syndicat, il y a une autre difficulté : la façon de faire des syndicalistes. Ils en viennent à vouloir traiter seuls avec le patron, se fabriquant une sorte de place d'avocat de l'ouvrier. L'ouvrier a alors l'illusion que le syndicat s'occupe de lui. Mais les patrons ne craignent pas l'avocat, ils ont même appris à l'utiliser. Un vieux truc est de ne satisfaire qu'une catégorie, pour ré-introduire encore la fameuse concurrence.

Les directions des syndicats qui ont organisé la grève des routiers, comme celle des cheminots un an avant, envoient chaque corporation se battre seule, et ne combattent pas la concurrence entre entreprises. Alors, le syndicat ne nous dispense nullement de nous entendre, de nous mettre d'accord, en bonne partie au moins en dehors de lui.

Seuls les liens d'un ouvrier avec d'autres, dans sa boîte puis entre boîtes, seule cette organisation est vraiment efficace contre la concurrence. Nous n'avons pas besoin d'appareils lourds et nombreux. Que chacun trouve quelques compagnons, quelques camarades, et constitue son petit agenda téléphonique de base, échange les idées de l'ouvrier. Voilà ce qui manque pour que demain, une étincelle enflamme et réchauffe le monde ouvrier.